

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

—❧ SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 288 R. Notre-Dame ❧—

SOMMAIRE — Préservatifs contre le choléra — Discours adressé par Dom Bosco aux Coopérateurs et Coopératrices — Relation sur une importante Mission au centre de la Patagonie — La Fête de Dom Bosco à Turin —

PRÉSERVATIFS CONTRE LE CHOLÉRA.

Le Choléra, cette terrible maladie des climats brûlants de l'Asie, a reparu sur quelques points du territoire français; de toutes parts, on se hâte de suggérer et d'employer divers préservatifs ou remèdes contre cette épidémie meurtrière.

Sans aucun doute, les quarantaines, les désinfections, les fumigations aux confins des lieux hantés par le mal redoutable, sont d'excellents préservatifs. Nous en dirons autant des soins pour la propreté des rues et des maisons, d'une plus grande attention pour le choix d'aliments de bonne qualité et pour la tempérance dans le boire et dans le manger. Certes les autorités font bien de recourir à ces moyens et d'exhorter à leur pratique; chaque particulier doit, en ce qui le concerne, se faire un devoir de seconder leurs vues de prudence et d'humanité.

Mais, en même temps, comme Dieu n'a jamais renoncé au droit d'intervenir dans les affaires des hommes; comme il sera toujours vrai que le vent et la pluie, la grêle et la gelée, la disette et l'abondance, la maladie et la santé, la vie et la mort

obéissent au Seigneur Dieu du Ciel et de la terre, toute personne raisonnable, tout bon chrétien doit aussi recourir aux préservatifs spirituels suggérés par la piété et par la religion.

C'est pourquoi Dom Bosco nous charge de faire savoir à nos Coopérateurs et Coopératrices de France que dans toutes les maisons Salésiennes et plus spécialement encore dans celle de Turin auprès de l'Eglise de Notre Dame Auxiliatrice, nos jeunes gens prieront chaque jour le bon Dieu de tenir loin de leur personne et de celles de leurs amis et de leurs proches le fléau redouté.

Il nous charge aussi de leur suggérer les préservatifs suivants, dont il a lui-même reconnu l'efficacité; savoir:

1° Fréquenter la sainte Communion avec les dispositions nécessaires.

2° Répéter souvent l'oraison jaculatoire *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis* (Marie, Secours des Chrétiens, priez pour nous) (300 j. d'indulgence à chaque récitation).

3° Porter au cou la médaille bénite et indulgenciée de Notre Dame Auxiliatrice et en son honneur, concourir à quelque œuvre de charité et de religion.

Les Coopérateurs et Coopératrices ont lu dans l'histoire de l'Oratoire de S. François de Sales comment, en 1854, malgré les ravages du choléra dans la ville de Turin, alors même que la mort vidait les maisons qui entouraient celle des enfants de Dom

Bosco, aucun de ces jeunes gens ne fut frappé. Et cependant il faut noter que, à l'exemple de leur Supérieur, plusieurs de ces jeunes gens allaient jour et nuit assister les scholériques, dans les habitations particulières, comme dans les lazarets.

La grâce que le bon Dieu nous a faite, il y a 30 ans, nous espérons qu'Il la fera maintenant à nos Coopérateurs et Coopératrices, par la puissante intercession de Marie Auxiliatrice Notre Mère très-aimante.

Efforçons-nous donc par nos bonnes œuvres de mériter tous sa toute-puissante protection.

DISCOURS ADRESSÉ PAR DOM BOSCO

aux Coopérateurs et Coopératrices.

Nous avons promis à nos lecteurs de rapporter ici le discours adressé par Dom Bosco à ses Coopérateurs et Coopératrices présents à Turin dans la Conférence du 23 mai tenue dans l'église de Notre Dame Auxiliatrice.

Voici ce discours, au moins en substance. Nous ne pourrions reproduire aussi fidèlement que nous l'aurions désiré la simplicité de ce style paternellement familial ; et moins encore le cœur dont toutes ces paroles étaient empreintes.

— Je suis très-heureux de vous adresser aujourd'hui ces quelques mots, soit à raison des objets dont je dois vous entretenir, soit parce que, cette année, j'ai la consolation de vous parler dans le Sanctuaire même de Notre Dame Auxiliatrice.

Il est vraiment bien doux pour moi de m'entretenir avec nos Coopérateurs et Coopératrices dans ce saint lieu que nous pouvons appeler par excellence la maison de Marie, la maison qu'Elle même a voulu se bâtir : *Aedificavit sibi domum Maria*.

Mon but est précisément, afin de nous aider mutuellement à célébrer avec dévotion la fête de Marie Auxiliatrice, mon but est de nourrir votre piété par le récit rapide des grâces qu'elle a voulu répandre dès le principe sur ceux qui ont pris part à l'érection et à l'embellissement de cette église dédiée à sa gloire.

Écoutez donc et vous comprendrez que nous sommes vraiment dans la maison de Marie : *Aedificavit sibi domum Maria*.

Lorsque fut commencée la construction de cette église, les moyens matériels manquaient. Il fallait payer les ouvriers, et Dom Bosco n'avait pas d'argent. Or, voici que sur le conseil de ce prêtre, une dame se recommande à Marie pour obtenir la guérison d'une dangereuse maladie. Et Marie la guérit prodigieusement. La dame reconnaissante offre en l'honneur de sa bienfaitrice l'argent nécessaire pour payer la première quinzaine aux ouvriers.

D'autres personnes apprennent ce fait ; elles invoquent aussi Marie et promettent une offrande pour la nouvelle église ; des grâces extraordinaires sont encore la récompense de leur foi.

Alors commence une série, désormais ininterrompue, de guérisons des maladies les plus graves ; les offrandes arrivent de toutes parts pour des grâces à obtenir ; et l'on voit cette église s'élever de jour en jour, comme par un heureux enchantement, à la gloire de la Vierge Auxiliatrice.

L'église était terminée, il s'agissait de l'orner ; Marie sut en core y pourvoir.

Vous voyez ici, par exemple, l'autel de Saint-Pierre ; comment donc a-t-il été possible d'en payer la dépense ?

Je vais vous le dire : une pieuse dame romaine affligée par la maladie, se recommande à Marie Auxiliatrice, elle guérit miraculeusement, et s'empresse d'écrire que l'on érige, à ses frais, un autel dans le Sanctuaire de la Mère de Dieu. L'autel est construit, et c'est celui là même que vous avez sous les yeux.

Un peu plus loin, de ce même côté de l'église, se trouve un autre autel dédié aux Saints Martyrs de Turin, Solutor, Adventor et Octavius, de l'illustre Légion Thébaine, ainsi qu'à Sainte-Anne, la Mère de la Vierge bénie. Qui donc a fait élever cet autel ? C'est une autre dame de Rome, favorisée, elle aussi, d'une grâce signalée, obtenue par l'intercession de Marie. Cette dame se trouvait gravement malade, elle promet de faire construire cet autel, et ne tarda pas à recouvrer la santé.

De l'autre côté, vers le fond de l'église, vous voyez l'autel du Sacré Cœur. Il nous rappelle également une grâce obtenue par une personne de Milan qui voulut, en témoignage de sa reconnaissance, en couvrir tous les frais.

A l'autel de Saint-Joseph nous trouvons divers objets distincts, la construction même de l'autel, le balustre en marbre, le tableau qui surmonte l'autel ; chacun de ces objets est aussi le fruit de grâces et bénédictions abondantes obtenues de la même manière.

Le pavé de l'église ; cette chaire même, du haut de laquelle je vous parle, est le fruit d'une grâce reçue.

La statue de cuivre, qui brille au loin dominant la majestueuse coupole, est le don de généreux oblateurs jaloux de rendre hommage à Marie Auxiliatrice.

La tribune de l'orgue est le don et l'ouvrage d'un maître menuisier.

Je n'en finirais plus si je voulais passer en revue toutes les parties et tous les ornements de cette église et vous montrer en eux les marques d'autant de grâces reçues. Les colonnes, les voûtes, le toit, je pourrais dire chaque pierre, chacun des matériaux de cette église, chacun de ses ornements est une grâce de Marie.

Dans la sacristie vous pouvez voir une quantité de petits tableaux, preuves manifestes d'autant de grâces. Là, vous voyez représentée une mère dont l'enfant a été sauvé d'une mort certaine. Plus loin un malheureux torturé par une rage de

dents dont il se trouve délivré ; ailleurs une chute périlleuse prodigieusement prévenue, etc., etc.

Moi-même, je me crois obligé de vous dire ce qui concerne ma pauvre personne. Vous aurez appris que je me trouvais depuis quelque temps dans un état de santé des plus précaires, et dans une sorte d'impuissance pour le travail. Et bien, le 15 courant, premier jour de la neuvaine, je commençai à éprouver un mieux très-marqué ; l'amélioration fut croissant de jour en jour, et aujourd'hui, grâce à Marie, je me trouve aussi bien qu'il y a nombre d'années.

S'il pouvait convenir de lever un voile commandé par la discrétion, et de manifester ici les grâces spirituelles obtenues par un grand nombre de dévots serviteurs de Marie, quel hymne magnifique ne pourrais-je pas chanter en l'honneur de la puissante Vierge Auxiliatrice ! Je vous dirais les épouses retrouvant le cœur de leurs maris ramenés à de plus sages conseils ; les pères et mères heureux de voir leurs enfants, indociles et dissipés, redevenir obéissants et respectueux ; les pécheurs et les pécheresses pleurant leurs égarements, confessant leurs fautes et menant dès lors la vie la plus exemplaire. Mais, chers Coopérateurs, pourquoi donc, me direz-vous, pourquoi cet exposé de faits et de grâces, à la veille même de la fête solennelle de Marie Auxiliatrice ? Je réponds : pour vous exciter tous à vous confier en sa bonté et en sa puissance, et aussi, pour que vous connaissiez le moyen à employer pour obtenir plus facilement des grâces. Ces grâces, notre Mère céleste nous les tient déjà toutes préparées. Elle veut seulement que nous les lui demandions de bon cœur, et que nous promettons d'aider, encourager et soutenir les œuvres consacrées à la gloire de Dieu, à l'honneur de cette Vierge bienheureuse, au profit des âmes et spécialement au profit de la pauvre jeunesse, comme vous savez si bien le faire, chers Coopérateurs.

Je suis assuré que tous ceux d'entre vous qui demanderont des grâces à Marie, les obtiendront sans faute, pourvu bien entendu que ces grâces ne soient pas contraires au bien de leur âme.

Demain, dans ce lieu même, on priera beaucoup pour vous, qui êtes nos bienfaiteurs et bienfaitrices. Ce n'est pas d'ailleurs seulement demain, c'est tous les jours, que dans cette église on ne cesse de prier pour vous.

Chaque jour dès les 5 heures du matin plusieurs centaines de personnes se réunissent dans ce Sanctuaire pour y réciter le chapelet et entendre la sainte Messe. Plusieurs jeunes-gens et de nombreux adultes se confessent et s'approchent de la sainte Table. A 6 heures et ensuite à 7 heures 1/2 plusieurs autres centaines de jeunes-gens viennent remplir les mêmes devoirs de piété ; à toute heure du jour l'église reçoit des visiteurs, les uns viennent présenter leurs hommages au Très-Saint Sacrement et à Marie Auxiliatrice, d'autres viennent faire leur méditation et lecture spirituelle, d'autres vont recommander à Marie les personnes qui ont sollicité des prières pour l'obtention de grâces de tout genre ; ainsi, dès le grand matin, jusque très-tard sur le soir, les exercices de la piété

chrétienne se continuent sans interruption dans ce saint lieu. Or, toutes ces prières sont particulièrement dirigées à l'intention d'appeler les bénédictions du Ciel sur nos bienfaiteurs et nos bienfaitrices de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Amérique, ou de tout autre pays du monde.

Je crois qu'à raison de tant de prières élevées vers son trône, Marie continue et continuera toujours à répandre ses bénédictions qui, loin de diminuer, se font plus copieuses à chaque nouvelle année.

Je dois vous dire encore que la Très-Sainte Vierge Marie n'accorde pas seulement ses grâces à ceux qui viennent la prier en ce Sanctuaire, mais encore les répand dans bien d'autres pays, même des plus éloignés.

Déjà près de la fin de mes jours je jouis d'un immense bonheur en constatant que, loin de diminuer, les faveurs de Marie augmentent chaque jour de toutes parts.

Ces faveurs augmentent en Italie, elles augmentent en France, en Espagne, en Portugal, en Belgique, dans la Russie, dans la Pologne, dans l'Autriche, dans la République Argentine, dans la République de l'Uruguay et dans la Patagonie.

Tous les jours, de l'une ou de l'autre de ces contrées, nous recevons de longues relations de grâces extraordinaires obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Les Coopérateurs Salésiens et les Coopératrices sont les instruments dont Dieu se sert pour propager toujours davantage sa gloire et celle de son auguste Mère. Tous, vous devez vous en réjouir et concevoir dans vos cœurs la plus grande confiance dans la protection tutélaire de Marie.

J'ai dû vous faire cet exposé le plus sommairement qu'il m'a été possible, pour ne point abuser de votre courtoisie en m'étendant à l'exces ; je vous dirai cependant encore que je me suis rendu dernièrement à Rome, je me suis prosterné aux pieds de Notre Saint Père Léon XIII. Sa Sainteté m'a parlé des Coopérateurs Salésiens. Elle m'a dit qu'Elle les bénissait de tout son cœur et ne manquait pas de prier pour eux tous les jours. Le Souverain Pontife a bien voulu répéter qu'il entend être non-seulement un Coopérateur, mais le premier Opérateur ; parce que, dit-il, les Papes doivent toujours marcher à la tête de toutes les œuvres de bienfaisance, alors surtout que leur but est le bien-être matériel et moral de la pauvre jeunesse. C'est pourquoi Sa Sainteté apprenant combien étaient considérables les travaux qui se sont déjà faits et ceux qui restent encore à faire pour la construction de l'église du Sacré Cœur de Jésus à Rome, a voulu prendre sur Elle la charge de faire construire à ses frais la façade de cette église. Cette façade est une œuvre d'art qui nécessite une très-considérable dépense.

Le Saint Père désire aussi qu'auprès de l'église nous fondions un Oratoire ou Maison de charité destinée à recueillir 500 jeunes-gens pauvres et abandonnés. Déjà nous avons commencé les travaux de cette nouvelle maison.

Mais pourquoi, me demanderez-vous, ce nouvel

Hospice d'enfants pauvres et abandonnés dans cette ville de Rome où il existe déjà tant d'institutions du même genre?

Je réponds: la plus part des Instituts déjà existants à Rome, et par leur but, et par l'acte même de leur fondation, exigent que les jeunes-gens satisfassent à certaines conditions faute desquelles un grand nombre de ces pauvres solliciteurs ne peut être admis.

Les uns par exemple exigent que les jeunes-gens soit romains; d'autres, qu'ils appartiennent à des villes ou à des nationalités déterminées; de plus, la majeure partie de ces établissements sont devenus, par le malheur des temps et les conditions actuelles, tout-à-fait insuffisants en face des besoins à soulager.

Ce que le Pape veut à présent, c'est un Institut vraiment catholique, c'est-à-dire ouvert pour accueillir tous les jeunes-gens pauvres et en danger de se perdre, qu'il soient d'ailleurs romains ou italiens, français ou allemands, espagnols ou originaires de toute autre nation et quel que puissent être d'ailleurs leur état ou leur condition. Leur titre à l'admission sera le danger même dans lequel ils se trouvent pour l'âme ou pour le corps.

Le Saint Père désire beaucoup la réalisation de cette œuvre, il la recommande chaudement et bénit les Coopérateurs et Coopératrices qui veulent bien y concourir par leurs aumônes.

Je dois dire aussi que le Saint Père a appris avec beaucoup de satisfaction ce que je lui ai dit de notre église de Saint-Jean l'Évangéliste à Turin.

Après de cette église dédiée à l'Apôtre de la Charité, il fallait aussi construire un hospice pour la jeunesse abandonnée afin que l'on pût dire: *voici la charité mise en pratique, voici comment s'honore l'apôtre de la charité.*

La maison dont il s'agit a été commencée; on y travaille en ce moment même, pour y mettre la dernière main; j'espère qu'elle se terminera dès avant la fin de cette année. Bientôt donc nous pourrons la voir pleine de jeunes-gens.

Je donnai tous ces renseignements au Saint Père et, après m'avoir écouté avec bienveillance, il conclut: « Si nous voulons que la société soit bonne, il nous faut faire converger tous nos efforts vers l'éducation chrétienne de la jeunesse qui ne tardera pas à former la génération virile. Si cette jeunesse est bien élevée, nous verrons les bonnes mœurs et l'honnêteté régner dans la société civile comme au sein du foyer domestique. Si cette jeunesse au contraire reçoit une mauvaise éducation, la société marchera chaque jour de mal en pis et les enfants de la génération présente devront, dans leur âge viril, déplorer la funeste éducation qu'ils auront reçue de leurs parents, si même ils n'en sont pas réduits à maudire leur mémoire. »

Tels sont les sentiments exprimés par le Vicaire de Jésus-Christ. Sa Sainteté daigna terminer cet entretien en nous accordant à tous sa Bénédiction Apostolique.

Que chacun donc, jaloux de mériter une spéciale protection de Marie Auxiliatrice et de cor-

respondre au vif désir du Saint Père, que chacun de vous, chers Coopérateurs, songe à faire tout ce qui lui sera possible en faveur de la maison du Sacré Cœur à Rome et de celle de Saint-Jean l'Évangéliste dans notre ville de Turin.

Votre charité profite à la société civile, elle profite aux familles chrétiennes, elle profite même, ne craignons pas de le dire aux familles qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à notre sainte religion. Toujours, en effet, même à défaut d'autres résultats, on aura, grâce à votre charité, des hommes bien élevés et bien instruits; on aura la paix dans les familles, le père et la mère, tous les parents en général, verront leurs enfants ou leurs neveux répondre plus dignement à leurs soins et à leur affection, au lieu d'être pour eux un fléau, ces enfants deviendront la consolation et l'appui de leur vieillesse.

Je dirai plus encore: votre charité vous profitera à vous tous, et à tous ceux qui vous sont chers, parce que Dieu ne manquera pas de maintenir sa promesse et de vous assurer le centuple dès cette vie et la récompense éternelle dans l'autre.

Je célébrerai demain la sainte Messe pour appeler sur vous tous, sur vos parents, sur vos amis, sur tous vos intérêts spirituels et temporels, les bénédictions les plus choisies; je la célébrerai surtout pour nous obtenir à tous la grâce la plus belle et la plus importante de toutes, celle de nous trouver un jour réunis tous ensemble au Paradis pour y louer Dieu et pour jouir éternellement de lui en compagnie de notre très-douce Mère Marie Auxiliatrice.

RELATION SUR UNE IMPORTANTE MISSION au centre de la Patagonie.

Nous avons reçu de la Patagonie le compte-rendu suivant que nous nous empressons de communiquer à nos Coopérateurs et Coopératrices. Nous les supplions en même temps de redoubler les prières qu'ils adressent au Ciel pour nos confrères de Patagonie afin que Dieu les reconforte et bénisse toujours leurs travaux.

Patagones, 3 mars 1884.

Très-Révérénd et très-aimé D. Basco,

J'ai reçu votre précieux cadeau; je vous remercie de ce superbe tableau de Notre-Dame Auxiliatrice. Nous avons tant besoin du secours de cette bonne Mère dans nos déserts de la Patagonie. J'ai surtout beaucoup goûté vos conseils. Vous m'engagez à travailler au salut de mon âme. Certes, il est pour le Missionnaire d'une extrême nécessité de veiller avec la plus grande attention à empêcher la piété de s'éteindre dans son cœur, comme suffoquée par tant d'éléments divers qui, de toutes parts, l'assiègent et le détournent du soin de son avancement spirituel.

Hélas que servirait au pauvre missionnaire la conversion des sauvages, en admettant même qu'il

pût alors l'opérer, s'il venait à perdre son âme ? Vous m'exhortez aussi à tenir la main à l'exacte observation de nos règles. C'est là également un conseil des plus sages, parce-que la seule observance de ces règles assure l'heureux succès de notre mission. Je vous suis donc souverainement reconnaissant de ces avis et je vous prie de me renouveler le plus souvent possible ces signes de bonté paternelle, qui font à mon âme le plus grand bien.

Mon intention dans cette lettre est de vous tracer une courte relation de la mission que j'ai donnée récemment sur le territoire qui s'étend depuis Patagones jusqu'à Roca, sur l'une et l'autre rive du Rio Negro. Je me décide à vous communiquer ces détails pour la gloire de Dieu et de la Vierge Très-Sainte et pour l'édification des Salésiens qui viendront bientôt nous aider à répandre sur cette terre la bonne semence de la parole évangélique et procurer le règne du bien au milieu des sauvages et de plusieurs autres milliers d'hommes qui vivent eux aussi dans les ténèbres.

Après la mission donnée sur les rives du Rio Nauquen, mission poussée jusqu'au pied des Cordillères, je passai 15 jours à notre Oratoire et j'entrepris une autre mission jusqu'à Conesa, puis enfin j'en donnai une troisième à Guardia Ringle. Deux mois furent consacrés, à ces deux dernières missions ; je baptisai plusieurs Indiens adultes ou enfants et en même temps quelques fils de familles aisées établies dans ce pays ; je bénis aussi plusieurs mariages d'indigènes et de naturels du pays. Le 7 novembre, nous avons commencé une quatrième mission, celle précisément dont je veux vous entretenir. J'étais accompagné par un catéchiste et nous avions avec nous cinq chevaux qui devaient nous porter nous-mêmes et porter l'autel pour la célébration de la sainte messe. Nous sommes allés jusqu'au campement de Roca.

Les voyages sont chez nous, le plus souvent accompagnés de circonstances qui ont pour les Européens quelque chose de curieux.

Le missionnaire porte un chapeau dont la forme conviendrait plutôt à un laïque ; les vents extrêmement forts qui soufflent presque continuellement dans ces parages rendent inutile le chapeau ecclésiastique ; toute sa personne est enveloppée d'un grand manteau nommé *pancho*, de longues bottes arrivent jusqu'au genou, et une cravache dont il arme sa main droite complète son équipement. Assis sur son *destrier* il galoppe parfois des journées entières à travers des déserts arides, couverts seulement de quelques rares arbrisseaux, d'épines et de chardons. Dans ces lieux désolés il ne trouve aucun aliment pour lui-même, aucune pâture pour son cheval. Lorsque, accablé par la fatigue, il sent la nécessité de prendre un peu de repos et de nourriture, il s'approche d'une cabane, ou bien il cherche à rejoindre la rive d'un fleuve ou d'un lac pour y trouver à la fois de l'eau, de l'ombre et un pâturage.

Dans les missions, lorsque l'on ne dépasse pas un rayon de 30 à 40 lieues, on peut facilement loger dans les habitations de charitables familles. Tous font preuve de la plus grande bonne volonté pour

fournir au missionnaire tout ce dont il peut avoir besoin.

Dernièrement, au retour de mon excursion, par suite de l'excessive chaleur endurée pendant 3 mois je tombai malade après avoir fait la moitié du chemin ; et, c'est à grand peine que je pouvais encore me tenir à cheval. Comme il plut à Dieu j'arrivai cependant à rejoindre la zone habitée ; les braves gens s'aperçurent de mon malaise et partout à mon arrivée on s'empressait de me préparer un lit et des aliments choisis ; ainsi, faisant chaque jour un peu de chemin, je pus revenir heureusement à Patagones, déjà quelque peu rétabli.

Quand nous nous trouvons à de très-grandes distances, notre nourriture ordinaire est de la viande rôtie ou bien un peu de biscuit, si nous pouvons nous le procurer, et un peu de fromage ou autre aliment du même genre. Nous dormons sur la terre nue en nous protégeant avec les couvertures que nous étendons pendant la route sur le dos des chevaux. Alors, couchés sur les rives du Rio, ou sur les bords d'un lac, sous l'azur d'un ciel pur, nous reposons au murmure des eaux du fleuve ou bien au bruit sourd de quelque avalanche de terre qui, se détachant de la rive, s'enfonce dans les eaux. Ainsi se passe la nuit. La prière nous paraît alors plus nécessaire que jamais, c'est elle qui nous fortifie et nous console. Dans le silence majestueux du désert, l'âme et le cœur, délivrés de tous les bruits, de toutes les agitations de ce monde, se sentent plus intimement unis avec le Dieu de paix.

Colonie de Conesa.

Cette colonie qui, il y a quelques années à peine, comptait plusieurs centaines de personnes, se trouve maintenant réduite à un petit nombre de familles à cause de l'impéritie et du peu d'honnêteté de certaines personnes qui auraient dû donner aux autres le bon exemple. Nous pouvons dire que le vice a été la cause de la dispersion de la plus grande partie de ceux qui étaient destinés à peupler ce point. Cependant les familles sont restées dans le pays en se dispersant çà et là dans la plaine, et la population s'augmente chaque année. Les plus voisins du campement s'occupent très-activement en ce moment de préparer la construction d'une petite église ; ils ont déjà recueilli dans ce but une petite somme d'argent. Mr. le Gouverneur Laurent Vintler a fait don des matériaux et il semble probable que les travaux pourront commencer cette année même. La colonie dont nous parlons a déjà un maître et une maîtresse d'école pour les enfants des deux sexes. Plus bas, du côté de Viedma, le gouvernement a fait mesurer et distribuer en plusieurs lots une étendue très-vaste de terrain, dans le but d'y établir une nouvelle colonie, il cherche à faire de la Patagonie une province très-peuplée.

Choele-Choel.

Choele-Choel est un campement situé à 80 lieues environ de Patagones. Il est composé de soldats, d'indigènes et d'Argentins. Ces derniers y sont

venus attirés par le seul désir du gain. Ces gens-là sont d'ordinaire la croix du missionnaire ; leur conduite peu chrétienne met un obstacle des plus graves à la conversion des sauvages. Depuis 6 mois une grande amélioration s'est produite dans les mœurs de ce campement. Ce résultat est dû à l'activité du commandant ; Mr. le colonel D. Amaro Arias, homme énergique et plein de sentiments chrétiens.

Déjà une école de garçons s'est ouverte par les soins du Colonel, et je sais qu'il est en instances auprès du Gouvernement pour obtenir les fonds nécessaires pour bâtir ici une chapelle où nous puissions venir donner les missions. Il demande aussi des crédits pour régulariser la construction des édifices et faire les rues et les routes de ce futur pays, auquel on donnera probablement le nom de Avellaneda. J'apprends aussi que l'on ouvrira bientôt une école pour les jeunes filles.

J'ai passé un mois entier à Choel-Choel et, pour la première fois, j'ai eu la satisfaction d'obtenir que la garnison assistât en corps à la sainte Messe les dimanches et jours de fêtes.

Un autel avait été, dans ce but, improvisé dans la campagne et toute la population, à très-peu d'exceptions près, se réunissait autour du Missionnaire pour assister au saint Sacrifice dans une attitude pleine de dévotion, et entendre la parole de Dieu, chose tout à fait nouvelle pour ce pauvre pays. Mr. le Colonel, foulant aux pieds tout respect humain, ne manquait pas d'assister à la Messe et au sermon avec une tenue des plus exemplaires. Nouvelle confirmation du proverbe : *Regis ad exemplum totus componitur orbis*. « Sur l'exemple du roi l'univers se modèle. »

J'enseignai aux enfants chrétiens les prières du matin et du soir. Ils ignoraient jusqu'à la manière de faire le signe de la croix et ne savaient presque rien des mystères de notre foi. Je pus en outre catéchiser une soixantaine d'Indiens, auxquels j'administrai le saint Baptême avant mon départ.

Les résultats de la Mission dans ce campement peuvent se résumer ainsi : Huit bénédictions de mariage et 78 baptêmes, dont 60 d'adultes, 10 d'enfants indiens et 8 de fils d'argentins ou d'européens.

Les Indiens de ce campement appartiennent à 3 tribus distinctes : Celle de Puragan, celle de Traiman et enfin celle de Pereira.

La population totale s'élève au chiffre de mille personnes ; les jeunes garçons et jeunes filles en âge de fréquenter les écoles sont 150 environ.

Les mariages des Indiens.

Très-souvent il nous arrive de rencontrer des Indiens mariés à plusieurs femmes ; c'est alors une entreprise fort difficile que celle de les amener à se mettre en bonne règle.

Du reste la polygamie est un privilège réservé aux seuls chefs de tribu.

D'après les mœurs indiennes, pour que l'époux ait droit sur son épouse il doit donner aux parents de celle-ci divers objets précieux d'or et d'argent tels que, bagues, bracelets, étriers, mors et autres objets du même genre. Ou bien encore on paie aux parents une somme convenue. Le mariage est con-

clu par le paiement de la somme ou la remise des présents ; et les parents de la fiancée, la remettent à leur tour au nouvel époux qui la reçoit et la regarde désormais comme sa femme légitime, parce qu'il l'a pour ainsi dire achetée du fruit de ses sueurs.

D'après ce court exposé des coutumes indiennes on peut facilement voir que l'avidité du lucre est la principale cause, pour laquelle bien des pères de famille préfèrent voir leurs filles se marier suivant cet usage soit pour recevoir les valeurs dont nous avons parlé, soit pour obliger leur gendre à vivre dans leur maison et à leur sacrifier sa jeunesse et sa vie faute de quoi il s'expose au péril de se voir retirer sa femme et d'être lui-même jeté sur le grand chemin.

Quelques idées superstitieuses des Indiens.

Si l'on examine attentivement la conduite de l'Indien on arrive à reconnaître qu'il gémit sous le poids de la plus funeste superstition religieuse. Il n'aime pas Dieu, parce qu'il ne le connaît pas. Il ne laisse cependant pas d'observer qu'il arrive certains faits prouvant jusqu'à l'évidence l'existence d'un Etre Suprême qui régit et gouverne cet univers. Mais, abandonné à lui-même et guidé seulement par la raison naturelle, l'Indien tombe d'erreur en erreur, et arrive à se former une idée si confuse de Dieu et de ses attributs que, trop souvent, il ne sait pas distinguer l'Auteur de tout bien, le vrai Dieu, d'avec l'esprit du mal, le démon. Cette ignorance, aidée par les passions, finit par lui persuader qu'il n'a rien à craindre si ce n'est les influences de l'esprit du mal. En conséquence nous voyons l'Indien diriger vers le mauvais esprit l'intention de ses actions, lui adresser ses prières et des exorcismes faits à sa manière. L'Indien prie, mais ce n'est pas pour remercier le Seigneur des bienfaits qu'il en a reçus, mais bien pour obtenir d'être préservé de tout malheur. Il prie surtout le Génie du mal pour obtenir de ne pas être opprimé par lui. J'ai examiné une des prières les plus communes en ce pays, elle développe cette pensée : Seigneur, donnez une longue vie, de la viande et des vêtements à moi et à tous ceux de ma famille. Faites-nous forts et courageux pour abattre et vaincre notre ennemi. Ils ne savent demander au Seigneur aucun bien spirituel. Lorsqu'ils tombent malades, ils croient que le démon s'empare d'eux, et ils se livrent à mille et mille pratiques superstitieuses pour l'éloigner. Si quelqu'un vient à mourir, ils disent que Gualiche (c'est-à-dire le diable), l'a emporté. Alors, ils pleurent, ils prient et chantent des lamentations accompagnées de mille exorcismes, par lesquels ils prétendent obtenir que le Génie du mal laisse reposer en paix le défunt. Après avoir donné la sépulture au cadavre, ils se prosternent la face contre terre pendant 6 jours consécutifs et chantent une espèce de lamentation qui déchire le cœur de celui qui peut les entendre. L'endroit où est mort l'un des leurs, est désormais maudit pour eux, parce que, disent-ils, Gualiche y a fait sa demeure. Personne donc n'ose plus vivre dans cette maison qu'ils a-

bandonnet entièrement ou qu'ils détruisent, en se gardant bien de toucher chose qui ait pu appartenir au défunt.

Pauvres gens, ils font vraiment pitié.

Les cimetières des Indiens.

Je connaissais diverses superstitions observées par les Indiens dans l'ensevelissement de leurs morts, je me fis accompagner et je fus visiter un cimetière appartenant à la tribu de Traiman. Chaque tribu possède son cimetière particulier.

Ma surprise fut grande en voyant sur quelques tombes deux, et même jusqu'à trois squelettes de chevaux. Les Indiens pensent que le mort a besoin d'une aide matérielle dans sa nouvelle condition, et, en conséquence, ils ont soin de lui faire provision de viande et parfois aussi de boisson.

Ce qui est encore plus digne de remarque, c'est qu'ils choisissent les meilleurs chevaux parmi ceux qui étaient à l'usage du défunt ; arrivés au cimetière, après avoir enseveli avec le mort la selle, le harnais et les bijoux du défunt, ils immolent ces chevaux sur la tombe et les y abandonnent.

Il faut noter que les Indiens ne se servent jamais de vaches ou de bœufs, mais toujours de chevaux, et surtout de juments, dans la persuasion que ces animaux n'ont pas Gualiche c'est-à-dire le Génie du mal, par lequel ils supposent que les corps des autres animaux sont habités. C'est pourquoi, bien qu'il leur arrive quelque fois de manger de la chair de vache ou de mouton ils préfèrent toujours la viande de cheval. De là vient que les voyageurs qui traversent le désert sont contraints malgré eux à se nourrir de cette chair, parce qu'ils ne pourraient en trouver d'autre pour tout l'or du monde.

Mais, revenons aux cimetières indiens, il nous est douloureux de devoir dénoncer les profanations et la barbarie de quelques soldats qui, poussés par la soif de l'or, ouvrent les tombes et déterrent les morts afin de s'emparer des bijoux ensevelis avec eux.

Le campement de Roca.

Le campement est situé à 120 lieues (360 milles) de Patagones. Pour faciliter le trajet, et assurer la plaine contre les excursions des sauvages, le Gouvernement a fait construire à des distances fixes des fortins ou casemates entourés de levées de terre pour abriter les soldats chargés d'entretenir cette ligne de communications et de veiller à la sûreté publique.

De Patagones jusqu'à Roca, ces fortins se succèdent dans l'ordre suivant :

1° Guardia Pringle, distance de Patagones	18 lieues
2° Conesa	» 40 »
3° Negro Muerto	» 58 »
4° Choel-Choel	» 76 »
5° Chimpay	» 86 »
6° Chinfori	» 96 »
7° Chinchinal	» 108 »
8° Roca	» 120 »

Les points indiqués sous les Nos 1, 2, 4, 7 et 8 sont les plus peuplés, non seulement sous le rap-

port du nombre des soldats, mais encore de celui des Indiens, des Argentins et des négociants européens. Il est probable que d'ici peu le Gouvernement donnera son approbation au projet présenté par la population et les autorités locales, projet portant reconnaissance des points indiqués sous les numéros 1, 7 et 8 comme *Pueblos* c'est-à-dire Communes.

Roca a été bâti sur un plateau très-élevé pour éviter la destruction des maisons dans les grandes crues, lorsque les eaux du Rio Negro débordent et transforment la plaine en un lac immense. L'eau manque à Roca, c'est pourquoi la végétation y est fort rare. On pousse activement les travaux du canal qui déjà se prolonge jusqu'à la distance de 7000 milles et l'on espère son achèvement dans le cours de l'année. Il sera possible alors d'arroser cet immense territoire où trouveront leur fortune tous ceux qui auront assez de bonne volonté pour travailler.

Visite à une Chinoise malade.

Un jour tandis que je parcourais le pays de *Rancho en Rancho* (1) pour visiter les familles indiennes, j'entrai dans une hutte où gisait sur le sol, étendue sur quelques couvertures, une chinoise malade. Après avoir échangé quelques paroles de politesse, je lui demandai si elle était chrétienne. Non, me répondit-elle. Je poursuivis en lui demandant si elle désirait recevoir le baptême, et offrant de l'y préparer. Volontiers, me répondit-elle d'autant plus que mon défunt père était chrétien. Voyant cette femme si bien disposée, je lui fis une courte exposition des principaux mystères de notre sainte religion, et je pris congé promettant de revenir le lendemain pour la préparer à recevoir ce Sacrement et le lui administrer ensuite. Le jour suivant, en approchant de ce même *Rancho*, j'entendis une étrange musique rappelant celle que les montreurs de chiens savants emploient pour les faire danser. J'entre dans la maison et je vois une vieille femme la tête couverte d'une sorte de cappe lugubre, les bras nus et le visage tout souillé d'une poudre blanchâtre. A ses côtés se trouvait une indigène déjà chrétienne, tenant en main une gourde très-volumineuse pleine de cailloux elle agitait ce singulier instrument pour accompagner la musique de la vieille sorcière qui battait un petit tambour.

Du côté opposé se trouvaient quelques enfants qui, à des intervalles donnés, faisaient un tapage à étourdir les sourds. La pauvre infirme était sur son grabat, attentive à ces bruits sauvages, les yeux fixés sur les contorsions et les exorcismes de la sorcière.

A cette vue je restai tout surpris, et, voyant que personne ne me faisait signe d'entrer, je pensai prudent de me retirer dans un coin et d'attendre la fin de la cérémonie.

Quand ce fut terminé, je les repris doucement, et les engageai à laisser là les superstitions, à re-

(1) Sorte de cabane dont les murs sont en terre et qui est couverte de joncs.

courir au contraire à Dieu, l'auteur de tout bien, et à consulter en même temps le médecin pour l'application des remèdes nécessaires.

La personne qui officie d'ordinaire en pareilles circonstances est presque toujours une femme d'un âge avancé, à laquelle les Indiens donnent le nom de *Machi* ou *Doctoresse*. Les indiens prétendent par ces cérémonies et ces gesticulations éloigner le génie du mal et lui faire abandonner la malade qu'ils croient possédée par lui.

Les Indiens prétendent en outre que le Dieu du ciel leur inspire quels sont les médicaments opportuns pour guérir le malade.

Dans le court espace de quelques semaines, j'ai vu se renouveler plusieurs fois en d'autres *Toldos* les cérémonies de la *Machi*. Mais, après les avoir plusieurs fois reprochées aux Indiens, j'obtins qu'ils s'abstinssent de pareilles pratiques, au moins pendant le temps que je passai au milieu d'eux.

Tribu de Namuncurá.

Pendant mon séjour à Roca nous vîmes arriver quelques représentants de Namuncurá, l'un des principaux Caciques des Pampas. Pendant la dernière expédition, ce Cacique et ses sauvages opposèrent la plus forte résistance aux armes des Argentins; mais, il ne put tenir front aux troupes régulières lancées à sa poursuite, il fut obligé de fuir et vit ses gens dispersés.

Après des pertes considérables en hommes, après avoir été dépourvu de la majeure partie de ses bestiaux, il se réfugia sur le territoire du Chili. Finalement, réduit à la plus extrême misère au sein des profondes vallées des Cordillères, où il s'était retiré, il demanda avec les plus grandes instances la faveur d'être admis à se rendre au Gouvernement Argentin aux mêmes conditions que les autres tribus déjà soumises, et de jouir comme elles de la ration distribuée par le Gouvernement et de sa haute protection.

J'espère que le Gouvernement de cette République suivra, comme il l'a déjà fait en maintes circonstances du même genre, les conseils de la miséricorde et de l'humanité; qu'il voudra bien oublier la résistance obstinée de cette tribu formée de gens des plus misérables et des plus dignes de compassion, à raison de leur ignorance et de leur sauvagerie. Il voudra reconnaître aussi le courage de cette tribu, qui a su combattre avec tant de distinction. J'espère donc que cette tribu ne tardera pas, elle aussi, à entrer dans la voie de la vérité et de la civilisation.

Les deux tribus de Nanquel et de Renque-Curá.

Ces deux tribus qui se sont déjà rendues au Gouvernement Argentin dans le cours de la dernière année ont fixé leur demeure au sud-est à peu de distance du fort Roca. Elles comprennent une population de 500 personnes, hommes, femmes et enfants. Il faut cependant observer que quelques centaines de personnes appartenant à la même tribu vivent encore dispersées sur le territoire de la République Argentinienne et sur le territoire du Chili.

Les deux-tiers de ceux qui se sont fixés à Roca

sont déjà baptisés. Mais il serait nécessaire pour eux d'avoir, sur place, un prêtre qui put se consacrer à compléter leur instruction et à les maintenir dans la foi et dans l'exercice de la piété chrétienne.

Dans cette dernière mission je passai un mois chez ces Indiens, et, après les avoir instruits de mon mieux, je baptisai ceux que j'avais trouvés plus dociles à la parole de Dieu. En tout 109 adultes, 21 enfants indiens et 10 enfants de nationaux argentins. Je bénis aussi 14 mariages.

Le jour même que j'avais fixé pour mon départ, pendant que j'achevais les préparatifs de la route, arrivèrent à Roca 150 autres Indiens appartenant à diverses tribus dispersées en différentes parties du territoire.

Balcheta, autre point situé sur la rive droite du Rio Negro contient aussi près de 300 Indiens qui attendent, ou pour mieux dire qui ont le plus extrême besoin de recevoir la visite du Missionnaire, parce qu'ils sont encore infidèles.

Ces malheureux, comme d'ailleurs tous les autres Indiens, n'ont d'autre assistance que celle de quelques soldats, et Dieu sait quelle moralité peuvent leur enseigner ces pauvres soldats obligés à vivre sur la frontière sans aucun secours religieux. Nul ne saurait être surpris que dans une telle détresse spirituelle ces hommes s'abandonnent d'ordinaire aux deux vices terribles qui éloignent le plus l'homme de son Dieu et le font apostasier.

L'enseignement du Catéchisme.

Dans mes leçons sur la Doctrine Chrétienne, pour ne pas fatiguer les néophytes, j'avais soin de ne réunir les adultes qu'une seule fois par jour, à l'heure la plus commode pour eux, et je leur laissais régulièrement un jour de vacances tous les 2 ou 3 jours.

Quant aux enfants je les réunissais une ou deux fois par jour et consacrais près d'une heure à chaque leçon.

La matière de cet enseignement était le mystère de la Très-Sainte Trinité, la création du monde et spécialement du premier homme, la chute de notre premier père, l'Incarnation, la Passion, la Mort et la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ. Des notions générales sur le péché, les Commandements de Dieu et de l'Eglise; le dogme des récompenses et des châtiments de l'autre vie, le Paradis pour les bons et l'Enfer pour les méchants.

Dans le nombre des jeunes-gens et des jeunes-filles il m'est arrivé d'en trouver quelques uns d'une intelligence bien ouverte et d'une mémoire très-heureuse. Ces enfants auraient les plus beaux succès dans nos collèges.

Pour vous en donner un exemple je vous dirai qu'au nombre des enfants qui se distinguaient ainsi plus spécialement se trouvaient deux des fils du Cacique Renque-Curá et deux de ses neveux ainsi que deux de ses nièces. Tous ces enfants ont réussi parfaitement à apprendre par cœur cinq pages du Catéchisme, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*; tout cela, bien entendu, dans leur idiome. Ils auraient pu même apprendre encore beaucoup plus si je n'a-

vais eu besoin de les employer comme catéchistes. En effet, à raison du grand nombre des enfants et des différences considérables de leur capacité intellectuelle, j'ai dû les diviser en 6 classes ou petits groupes, à la tête de chacun desquels j'ai mis les 6 catéchistes improvisés dont je viens de parler.

Je ne saurais vous dire, bien aimé Père, combien m'a réjoui la vue de ce catéchisme. Ce fut pour moi un moment enchanteur. Je me rappelais j'avais, pour mieux dire, sous les yeux la vive peinture de l'Oratoire de Turin aux heures du Catéchisme. Je surveillais et m'édifiais en même temps; comme un enfant, j'avais tout à la fois envie de rire et besoin de pleurer. Oh! cher Dom Bosco, quel charmant spectacle! voir des enfants indiens enseigner le Catéchisme à d'autres enfants indiens; les voir avec charité et patience enseigner à leurs camarades ce qu'ils venaient eux-mêmes d'apprendre?... Mon cœur était attendri; je ne pouvais m'empêcher de m'écrier en moi-même: Oh! si Dom Bosco pouvait donc se trouver ici quelques instants; quelle joie n'éprouverait-il pas à voir si bien commencé ce qui forme le principal désir de sa vie.

Après un certain temps de cette école mutuelle, je réunissais tous les enfants et je leur faisais apprendre quelques autres réponses du Catéchisme me faisant comprendre de mon mieux. Parmi les auditeurs il s'en trouvait qui mettaient beaucoup d'application à saisir les choses que je leur enseignais et à répondre exactement à mes interrogations.

Il m'était facile de remarquer leur attention toute particulière, et disais à haute voix à deux ou trois reprises le texte de la réponse; les Indiens la répétaient entre eux et c'était alors parmi eux comme une lutte d'honneur à qui pourrait le premier savoir par cœur cette réponse.

Ce mode de procéder est très-naturel aux Indiens; comme ils ne savent ni lire ni écrire, ils doivent exercer leur mémoire, aussi, le plus souvent, ils l'ont très-heureuse; à tel point que, dans leur ambassades, ils peuvent répéter textuellement tout ce que leur a dit le Cacique qui les envoie.

Je voulais emmener avec moi quelques uns de ces enfants pour les mettre dans notre collège; ils seraient venus volontiers, mais leurs parents s'y opposèrent en disant que, pour le moment, ils ne se sentaient pas le cœur de faire un pareil sacrifice et de se priver de la présence de leurs enfants.

Il faudra donc, cher Dom Bosco, fonder un collège dans ces parages.

Une nécessité et un projet.

Partout où se trouvent des centres indiens, il semble absolument indispensable, si l'on veut faire un peu de bien, d'ouvrir des écoles pour les jeunes enfants. Mais ici se présente une assez grave difficulté. Lors même que l'on en aurait les moyens, il ne conviendrait pas de construire une maison à l'européenne, avec des matériaux unis à la chaux et au ciment, au milieu de ces *Tolderie*, ou groupes de cabanes indiennes, construites avec des pieux

et couvertes de peaux de bêtes. Les Indiens, en effet, changent souvent de campement et se transportent d'un endroit à un autre. En conséquence, tant que les Indiens ne sont pas encore répartis en colonies sédentaires, les Salésiens pourraient faire construire à peu de frais, pour le service religieux et celui des classes, des maisons et chapelles portatives en forme de tentes, tout à fait semblables à celles dont les soldats font usage pour les campements. Pour faire face aux dépenses de ces approvisionnements il me semble que l'on pourrait recourir à une souscription, ouverte par les journaux catholiques d'Europe. Les rédacteurs de ces journaux et leurs nombreux lecteurs se prêteraient; croyons-nous, de grand cœur à cette œuvre de civilisation et de charité chrétienne; parce qu'ils n'ignorent pas que si nous ne faisons pas ici tout le bien que nous voudrions, ce n'est pas faute de bonne volonté, mais bien défaut de moyens pécuniaires, sans lesquels le progrès de la mission reste paralysé.

Voici l'analyse sommaire de ce qui s'est fait dans les dernières missions. 100 confessions, 40 communions, 25 bénédiction de mariage; 252 baptêmes, dont 142 baptêmes d'adultes et les autres d'enfants au-dessous de 7 ans parmi lesquels on compte 39 Indiens et 33 fils de sujets argentins.

Tel est, cher Dom Bosco, le peu de bien que l'aide du Seigneur a permis à quelques-uns de vos fils d'accomplir dans ces derniers mois.

Maintenant laissez-moi clôturer cette relation en vous priant de vouloir bien agréer les affectueux hommages de vos fils de la Patagonie, et nous recommander tous les jours à Dieu pour qu'il fasse de nous de dignes instruments de sa bonté.

Votre tout dévoué fils en Jésus-Christ

DOMINIQUE MILANESIO, prêtre.

P. S. — Au moment où j'achève cette lettre, arrive à Patagones le Gouverneur de Viedma Monsieur le Général D. Lorenzo Winter. Le Général avait entrepris de faire, à la tête d'une valeureuse escorte, l'exploration de la Patagonie centrale, depuis le Rio Negro jusqu'au Rio Chubut, au port Deseado. La colonne a employé 26 jours de marche à faire ce trajet.

Le Général apporte de bonnes nouvelles de ces régions; il n'a eu qu'un seul péril à courir. Il a dû combattre, surtout sur les rives du fleuve Senger, contre les tribus des Thuelches, et avec celle de Joyel, Inacayal et Chagallo, bien que fixées à 25 lieues de distance. Il a dû soutenir aussi quelques escarmouches de la part des tribus de Sahueque et d'Utrac, peu nombreuses il est vrai. Il affirme que la terre de ces contrées, loin d'être un désert aride, est au contraire très-fertile, arrosée de cours d'eau permanents et considérables, surtout dans la partie orientale, celle qui regarde les côtes du golfe S. Georges.

Une autre nouvelle importante est que le Gouvernement argentin a fait demander à D. Costamagna, en résidence à Buénos-Ayres, un envoi de Missionnaires Salésiens pour la nouvelle colonie qu'il se propose d'établir sur les côtes orientales de la Terre du Feu.

Dom Costamagna a promis que ces Missionnaires seraient envoyés dès que Dom Cagliero nous serait arrivé.

Oh ! bénie soit la divine Providence pour son intervention visible en faveur de nos missions !

LA FÊTE DE DOM BOSCO À TURIN.

Nos Coopérateurs et Coopératrices seront, croyons-nous, satisfaits de trouver ici quelques détails sur la fête de D. Bosco à l'Oratoire de St-François de Sales ; le 24 juin dernier, jour consacré par l'Église à honorer son glorieux Patron St-Jean-Baptiste.

Ce fut une touchante démonstration de piété filiale, elle fut pour notre père un doux réconfort et fit éclater à tous les yeux la profonde reconnaissance que ses nombreux enfants nourrissent au fond du cœur pour celui ; dont ils ne cessent de recevoir les bienfaits. Notre intention en parlant ici de cette fête est plutôt de rappeler les fils que de faire paraître leur père ; nous désirons surtout faire connaître comment ses anciens élèves, bien que déjà sortis de l'Oratoire Salésien et pourvus de divers emplois dans notre société civile, ne laissent cependant pas de donner la preuve certaine qu'ils ont su conserver les fruits de l'éducation saine et chrétienne que D. Bosco leur a donnée, dans leurs premières années, pour les rendre un jour heureux et respectés.

Plusieurs illustres personnages de l'Italie et de la France ont bien voulu venir tout exprès s'associer aux enfants pour rehausser encore la beauté de cette fête de famille et faire plus d'honneur à celui qui en était le héros.

Nous nous faisons un plaisir de rappeler ici leur présence qu'ils daignent voir dans cette mention le tribut de notre reconnaissance.

Dès le 23 juin au soir, commencèrent les démonstrations publiques de reconnaissance et d'affection données à D. Bosco.

Près de 2000 personnes s'étaient rangées en un vaste cercle dans l'une des cours intérieures ; il était formé par les jeunes-gens de l'Oratoire et du patronage et par un grand nombre de bienfaiteurs et de bienfaitrices. Au sommet de ce cercle se trouvait une estrade sur laquelle vint s'asseoir D. Bosco accompagné de divers personnages ecclésiastiques ou laïques. Parmi ces derniers on remarquait M. le comte et M^{me} la comtesse Fleury Colle de Toulon, et le prince Auguste Czarloryski.

Devant l'estrade, au milieu du cercle, se trouvait une table chargée de nombreux et précieux cadeaux. Le balcon d'en face resplendissait des mille lueurs de verres multicolores, tandis que sur un arc on pouvait lire écrits en lettres de feu, dessinées par des flammes de gaz, les mots *Evviva D. Giovanni Bosco*.

La séance s'ouvrit par la lecture d'un très-bel hymne. Cet hymne, après avoir été lu par son auteur, fut ensuite chanté par l'orphéon de l'Oratoire, accompagné par la musique instrumentale.

Vint ensuite le défilé des jeunes représentants de chaque classe ou laboratoire et aussi de chacun des patronages, ou Oratoires des jours de fêtes ; de la ville de Turin. Ces jeunes délégués lurent, au nom de leurs camarades, devant leur bienfaiteur et leur père, des compositions en prose et des poésies où ils exprimaient à l'envi leur reconnaissance et leur amour ainsi que leurs souhaits et leurs promesses.

Nous devons signaler plus spécialement un dialogue entre 2 jeunes-gens sous le titre : *Souhaits et Espérances pour l'an 1891*. Il faut savoir qu'en 1891, le dimanche de la Sainte Trinité, D. Bosco doit célébrer ses noces d'or, c'est-à-dire accomplir le cinquantième anniversaire de sa première Messe. Or le dialogue des 2 jeunes interlocuteurs apprit aux personnes présentes que, par une coïncidence des plus heureuses, en 1891 le dimanche de la Trinité tombera précisément le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Cette découverte émut tous les assistants et, de tous les cœurs, s'éleva une fervente prière suppliant la Vierge bénie de vouloir bien obtenir que la vie de Dom Bosco fût conservée, au moins jusqu'à cette année, afin de lui permettre de célébrer son jubilé sacerdotal.

Cette même année 1891 est aussi le 50^e anniversaire de la fondation de l'Oratoire dont le premier commencement se place en 1841, le jour de l'Immaculée Conception.

Après la lecture de plusieurs autres travaux, la reprise de l'hymne et l'exécution de diverses mélodies, comme il se faisait tard, Dom Bosco leva la séance. Il remercia brièvement les enfants et les personnes réunies autour de lui, leur souhaitant à tous une heureuse fête ; puis, faisant allusion aux éloges contenus dans les diverses compositions, dont on avait donné lecture, il dit que toutes ces louanges devaient être reportées à Dieu, à Marie Auxiliatrice, et aux personnes bienfaitrices qui l'avaient aidé de leur charité ; à eux on devait tout le bien qui s'était pu faire ; pour lui, faute d'avoir les vertus que l'amour de ses fils lui attribuait, il s'efforcera de les acquérir à l'avenir, afin de ne plus mettre ses chers enfants dans le péril de se laisser aller à dire des mensonges de poète ; il n'avait reconnu la vérité que dans une seule assertion, celle du grand amour qu'il a toujours porté et qu'il ne cesse de porter encore à la jeunesse, pour le bien de laquelle il est prêt à dépenser, jusqu'au dernier souffle, le peu de vie qui lui reste.

Toutefois, sachant que plusieurs enfants, dont les travaux n'avaient pu trouver place dans cette première séance, désiraient vivement en donner lecture pour faire connaître leurs sentiments à son égard, Dom Bosco, avec un affectueux sourire et sur le ton de la plaisanterie, promit de revenir le lendemain soir siéger à cette place pour écouter *leurs louanges*.

Le lendemain fut une journée d'allégresse, véritable journée de plaisir et de bonheur. Plusieurs centaines de jeunes-gens et de personnes du dehors s'approchèrent de la sainte Table dans l'église de Marie Auxiliatrice pour implorer sur D. Bosco et sur ses œuvres toutes les bénédictions du Ciel.

Vers les 10 heures du matin une nombreuse délégation composée de plus de 300 anciens élèves de l'Oratoire, demeurant en divers lieux, vint présenter ses devoirs à Dom Bosco. Il y avait là des prêtres et des prélats romains, il y avait aussi des laïques, c'étaient des professeurs et des maîtres d'école, c'étaient des employés civils et des ouvriers; la plupart pères de famille. Reçus à la porte de l'Oratoire au son de la musique instrumentale, ces chers visiteurs, jadis nos camarades et toujours depuis nos amis et nos frères, furent conduits dans la salle préparée pour les recevoir. Dom Bosco, immédiatement averti, ne tarda pas à paraître, accompagné de plusieurs messieurs de la ville ou de l'étranger, et surtout de Sa Grandeur M^{gr} Jean Bertagna, évêque auxiliaire de Turin; Monseigneur avait, le matin même, administré dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, le Sacrement de la Confirmation. Sur une table dressée au milieu de la salle, on voyait un riche ornement d'autel. Ces bons jeunes gens, que l'on nous permette de leur donner encore ce nom, n'avaient pas voulu venir à D. Bosco les mains vides; et c'était là le cadeau que leur piété filiale offrait en témoignage de leur sincère gratitude.

L'entrée de Dom Bosco fut saluée par la plus bruyante explosion de vivats et d'applaudissements. Puis monsieur Charles Gastini s'avança, et, comme président de la Société des anciens élèves, il nous dit la raison de la joie plus bruyante que de coutume manifestée par ses compagnons. Il remercia Dieu de leur avoir accordé de célébrer le 15^e anniversaire de la fondation de cette fête sympathique, il félicita ses amis de leur constance dans ce témoignage d'affection qu'ils avaient tenu à donner chaque année à leur Bienfaiteur et Père. Puis, changeant de ton, avec une emphase comique, en des vers inimitables, il fit à Dom Bosco, plaisamment en la forme, mais au fond avec le langage du cœur et la sincérité d'une vieille et profonde affection, les souhaits les plus vifs d'une heureuse et longue vie. Il termina, dans une forme plus sérieuse, par un hommage de vénération profonde à Son Eminence le cardinal Alimonda, archevêque de Turin, et à son digne représentant M^{gr} Bertagna. Il invita toutes les personnes présentes à ne pas manquer de se trouver à la 30^{me} démonstration de reconnaissance et d'affection que ses amis et lui comptent donner encore à Dom Bosco en 1900.

Monsieur le professeur Nicolas Fabre, ancien élève de Dom Bosco, lut ensuite un discours sur la charité. Il sut, dans ses développements sur ce magnifique sujet, se montrer le plus affectueux des fils sans toutefois se laisser trop absorber par l'élan de sa reconnaissance.

Çà et là, tout autour de la salle on pouvait lire différentes inscriptions, toutes fort belles, composée par M.^r le professeur Dom Jean Turchi, ancien élève de l'Oratoire, demeuré fort attaché à Dom Bosco.

Le secrétaire de l'Association des Anciens donna lecture des noms des associés qui avaient envoyé leur adhésion à cette démonstration de leur commune reconnaissance.

Dom Bosco prit enfin la parole; il dit qu'il éprouvait toujours la plus grande consolation à voir ses bien-aimés fils ne pas cesser de se montrer pour lui affectionnés et fidèles, malgré de nombreuses années écoulées depuis leur sortie de cet Oratoire; que sa consolation provenait surtout de ce que de telles manifestations montraient clairement la bonté de leur cœur.

Il les assura qu'il conserverait avec un soin jaloux le catalogue de leurs noms et n'oublierait jamais la généreuse et délicate attention qu'ils avaient eue de lui apporter un aussi beau cadeau destiné directement à procurer la plus grande gloire de Dieu, en rehaussant la majesté des cérémonies du culte divin.

Puis, se tournant vers M.^{gr} Bertagna, Dom Bosco le remercia d'avoir daigné venir en personne honorer cette fête de famille. Il rappela que dès les premiers temps de l'Oratoire Dom Bertagna s'était toujours montré l'un de ses plus actifs Coopérateurs, l'un des plus assidus à venir faire le catéchisme aux jeunes-gens; ils se réjouissait donc encore plus, à ce titre, de le voir maintenant revêtu de la dignité épiscopale et de l'avoir pour son supérieur ecclésiastique; il conclut en priant Monseigneur de vouloir bien donner à tous sa bénédiction pastorale.

Monseigneur, au lieu de donner cette bénédiction, prononça quelques chaudes et affectueuses paroles, il exhorta les personnes présentes à conserver toujours leur amour à Dom Bosco, sans jamais cesser de se montrer les fidèles imitateurs de sa charité. S'il est beau, nous dit-il, s'il est utile d'honorer les Saints du Paradis, il est aussi bien beau de savoir honorer et aimer quiconque, sur cette terre, nous montre le vivant exemple de l'exercice des bonnes œuvres et nous apprend à devenir des saints.

Enfin, comme supérieur ecclésiastique, et au nom de Son Eminence, Monseigneur, se tournant vers Dom Bosco, lui ordonna de donner lui-même sa paternelle bénédiction. D. Bosco, dut se soumettre et obéir tandis que toutes les personnes présentes admiraient l'humilité du Pontife et l'obéissance de notre Père.

A midi Dom Bosco se rendit au réfectoire et prit place au milieu de ses prêtres et des directeurs et contre-maîtres de ses ateliers. Quelques invités étaient assis plus près de lui à la table d'honneur. Il avait à sa droite madame la comtesse Sophie Colle de Toulon, M.^r le comte Colle était à sa gauche.

Au dessert Dom Dalmazzo, curé de l'église du Sacré-Cœur à Rome et Procureur général de la Pieuse Société Salésienne auprès du Saint-Siège, se leva pour donner lecture d'un Bref du Souverain Pontife.

Ce bref nommait Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand M.^r le comte Colle, déjà chevalier de cet Ordre pontifical.

Le Bref portait que cette précieuse distinction était accordée au noble comte pour reconnaître et récompenser l'extrême générosité dont il avait fait preuve pour le soutien des œuvres du zèle et de la charité catholiques, et surtout à raison

des services exceptionnels rendus par lui à la Pieuse Société Salésienne.

Après cette lecture accueillie par une salve d'applaudissements unanimes, le Procureur général remit au nouveau Commandeur le Bref pontifical et les insignes de la dignité qu'il lui conférait ; et, tandis que les applaudissements et les vivats redoublaient, à peine couverts par les accents joyeux de la musique instrumentale, Dom Bosco passait au cou de son digne ami le large ruban terminé par la croix d'or enrichie de précieux émaux.

Le soir de ce beau jour, nous réservait une surprise des plus agréables et bien digne aussi d'être signalée à la reconnaissance de nos Coopérateurs. Dès le matin, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Turin avait eu l'insigne bonté d'envoyer son secrétaire offrir ses souhaits de fête à Dom Bosco ; il n'en voulut pas moins, le soir même, mettre le comble à la bienveillance en venant en personne redire à Dom Bosco tous les vœux que son cœur de père et d'ami formait pour sa prospérité et celle de ses œuvres.

L'entretien du Cardinal avec Dom Bosco ne dura pas moins de 2 heures. Son Éminence voulut assister au repas du soir de Dom Bosco enfin, apprenant que la séance pour la remise des cadeaux et la lecture des travaux des enfants était sur le point de s'ouvrir pour faire suite à celle de la veille, le bon Pasteur eut l'incomparable condescendance d'accepter de passer encore 2 heures au milieu de cette portion privilégiée de son troupeau et de prendre part à la joie de sa fête.

Pas un de nous n'aurait osé se promettre une aussi grande faveur, tous se félicitaient de ce bonheur inattendu.

Vers 8 heures, Son Éminence au milieu des acclamations joyeuses de près de 2000 spectateurs, au son de notre musique instrumentale, venait s'asseoir à la place d'honneur et faisait mettre Dom Bosco à sa droite.

Désolé de ne pouvoir faire mieux, un de nos jeunes élèves écrivit à la hâte ces quelques mots, dont il donna lecture avec un vif sentiment, des affections qu'il exprimait au nom de tous ses disciples et de notre Oratoire tout entier.

« A Son Éminence le cardinal Gaetano Alimonda, notre archevêque vénéré, les enfants de Dom Bosco, reconnaissants et joyeux, applaudissent avec amour.

Éminence,

» La bonté de votre cœur ne le cède pas à la grandeur et à la noblesse de votre esprit. Nous l'avons reconnu dans les soins empressés et affectueux que Votre Éminence a toujours eu pour nous, pauvres enfants du peuple ; nous le voyons plus clairement aujourd'hui dans cette occasion solennelle, par l'amour qui vous amène au milieu de nous pour fortifier de votre présence et honorer notre bien-aimé Père Dom Bosco.

» L'honneur que Votre Éminence fait à notre Père rejaillit sur nous, qui sommes fiers de pouvoir nous dire ses enfants. Notre humble fête devient, grâce à Vous, un digne témoignage de toute la reconnaissance et de toute l'affection que

nos cœurs voulaient exprimer à Dom Bosco. Oh ! merci, merci mille fois et à jamais, Prince bien-faisant !

» Votre exemple nous apprend à aimer plus encore notre cher Dom Bosco ; tandis qu'à son tour, l'exemple de notre Père grave encore plus profondément dans nos jeunes cœurs l'amour, le respect, l'attachement inviolable à notre Cardinal Archevêque très-vénéré.

» Le nom de l'éminentissime cardinal Alimonda vivra désormais avec celui de Dom Bosco ineffaçable au plus intime de nos cœurs ; ces deux noms bénis vivront en nos âmes unis dans l'estime et l'affection comme nous les unissons en ce moment dans notre joie et nos applaudissements. »

La séance continua par la reprise de l'hymne suivi de la lecture de compositions variées en diverses langues, entrecoupée par les chants ou par l'exécution de morceaux de musique. La fête se prolongea jusqu'à près de 10 heures.

Dom Bosco se levant alors remercia Son Éminence de la bonté qu'elle avait daignée nous témoigner, puis il annonça que Son Éminence allait nous adresser quelques mots que nous écouterions tous avec amour et reconnaissance.

Le cardinal Alimonda, avec cette facilité de parole que l'on admire en lui, avec son incomparable promptitude à choisir dans sa profonde connaissance de la Sainte Écriture les pensées les plus nobles et les comparaisons les plus heureusement appropriées à chaque circonstance, nous dit en substance :

« Je veux, mes chers enfants, réunir ici la fête de St-Jean Baptiste et celle de Dom Bosco, Jean Baptiste sur les rives du Jourdain, au milieu du désert, prêchait la pénitence, la haine du péché, la pratique de la vertu. Il préparait l'esprit et le cœur des foules à connaître, à aimer Jésus-Christ ; Jean Baptiste enseignait à reconnaître ce doux Jésus, il le montrait au peuple en s'écriant : Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui délivre le monde de ses péchés ; et Jean Baptiste conduisait les âmes au bon Jésus.

Dom Bosco, lui aussi, fait connaître et aimer Jésus-Christ.

Ah, je vous le recommande, pratiquez ses avis, ils vous conduiront au sein paternel de ce même Jésus, qui seul peut vous rendre vraiment heureux, et pour le temps et pour l'éternité.

Tous alors, jeunes-gens et visiteurs, se prosternèrent et reçurent pieusement la bénédiction de leur Pasteur.

L'éminent Prince de la Sainte Église nous quitta vers 10 heures du soir ; il avait passé 4 heures au milieu de nous.

L'Oratoire de Saint-François de Sales n'oubliera jamais l'insigne bonté dont Son Éminence a usé envers nous dans cette heureuse occasion et nos Coopérateurs s'associeront, nous n'en doutons pas, à notre reconnaissance et à nos remerciements.